

## La terre et l'ombre Les dépossédés

Élie Castiel

---

Numéro 299, novembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80360ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2015). Compte rendu de [La terre et l'ombre : les dépossédés].  
*Séquences : la revue de cinéma*, (299), 18–18.

# La terre et l'ombre

## Les dépossédés

La *Caméra d'or* décernée à César Acevedo cette année à Cannes confirme que le cinéma d'auteur ne cesse de s'affirmer comme unique représentant d'un art qu'on a parfois tendance de croire en régression. Avec **La terre et l'ombre**, titre on ne peut plus poétique, puissant et symbolique, le Colombien César Acevedo signe un premier long métrage d'une noblesse absolue, renouant avec une tradition chère au cinéma latino-américain : le recours à la métaphore pour raconter le chemin sinueux de l'expérience humaine.

ÉLIE CASTIEL

Effectivement, il s'agit d'un cinéma empreint de symboles, de mystiques. Sans doute dû à ce métissage d'où émerge instinctivement la nostalgie d'une bien-aimée *européanité* perdue et la transmission des valeurs des premiers habitants. Un amalgame de catholicisme et de cultes anciens : c'est par ces deux forces de la foi que se présente souvent le cinéma latino-américain, fait de quêtes, d'enquêtes, de fils et de filles du peuple qui cherchent le bonheur sur terre, sur la malédiction de la dépossession, sur la croyance en un catholicisme humanitaire.



Une volonté de toujours croire

Dans **La terre et l'ombre**, ces expériences humaines représentent, de surcroît, le sentier de la vie taillé d'embûches, de failles, d'injustices, de privations et de luttes constantes. Pour rendre compte de cette fable amère, le jeune cinéaste exprime les émotions par des images d'une rare beauté picturale. Acevedo possède le sens du cadre, du mouvement à la fois sec et fortement significatif. Car son film est surtout marqué du thème de la « révélation », intelligemment illustré par le retour du père, comme s'il s'agissait d'une expérience céleste, le feu final qui culbute vers un accomplissement de la vérité et, finalement, la relation entre les membres d'une famille qui vit au rythme des pouvoirs de la foi.

**La terre et l'ombre est un film triste d'un esthétisme plastique et d'un fort rationalisme fonctionnel.**

C'est aussi, comme nous l'avons déjà mentionné, un film sur la dépossession et, par extension, sur le combat éternel entre modernité et tradition, entre valeurs humanistes et profits personnels et corporatifs, soit le pouvoir des multinationales sur un continent latino-américain en constante transition.

Les deux comédiennes, deux âges de la vie, saisissent l'œil de la caméra pour gagner l'émotion du spectateur. De ces visages émane une aura de respect, de dignité face aux aléas de la vie. Il y a aussi le fils, combattant une maladie sacrifiée par un environnement désertique d'un endroit perdu et hostile; puis son fils, un gamin non-professionnel d'une profondeur admirable, vrai, intense, au jeu dramatique sortant de l'ordinaire.

Et puis l'adulte rendant son « retour du père prodigue » aussi biblique que païen, rituel bercé par une nature intense qui n'a aucune pitié pour la vie. Les quatre éléments – terre, eau, air et feu – s'expriment ici avec une résonance aussi furieuse que magnétique. Acevedo se permet de les intégrer autour de l'individu en créant des situations dramatiques dignes et intenses.

Mais aucun effet mélodramatique, plutôt une distanciation qui, pour certains, peut paraître glaciale, mais n'en demeure pas moins accueillante car elle se situe à un niveau métaphysique où le réel n'est plus, métamorphosé en quelque chose d'uniquement cinématographique. Mais avant tout, **La terre et l'ombre** est un film triste d'un esthétisme plastique et d'un fort rationalisme fonctionnel. Et il y a aussi, chez César Acevedo, une approche contemporaine de la fiction qui ne se laisse pas emporter par le souci parfois excessif de la forme. C'est là aussi un premier essai où le plan-séquence n'est plus seulement une question de durée, mais devient également le guide rationnel de la trajectoire humaine. Mais derrière la dure condition de ces déshérités de la terre, il y a un espoir, une rédemption, une volonté de toujours croire; ici, la foi et la solidarité sont aussi des composantes nourricières. Ce film abouti laisse présager un futur plus que prometteur.

★★★★

■ LA TIERRA Y LA SOMBRA | **Origine :** Colombie / France / Pays-Bas / Chili / Brésil – **Année :** 2015 – **Durée :** 1 h 37 – **Réal. :** César Acevedo – **Scén. :** César Acevedo – **Images :** Mateo Guzmán – **Mont. :** Miguel Schverdfinger – **Son :** Juan Felipe Rayo – **Dir. art. :** Marcela Gómez – **Cost. :** María Camila Botero – **Int. :** Haimer Leal (Alfonso), Hilda Ruiz (la mère), Edison Raigosa (Gerardo), Mareylda Soto (l'épouse), José Felipe Cárdenas (Manuel) – **Prod. :** Diane Bustamante Escobar, Jorge Forero, Paola Andrea Pérez Nieto – **Dist. / Contact :** K-Films Amérique.